

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LIBRE PENSÉE

LA
PETITE REVUE

BI-MENSUELLE

Economie Politique et Sociale
Philosophie, Littérature
Sciences et Arts

Administration : 36, rue St-Laurent
MONTRÉAL

Boite de Poste 2177 Tél. Main 2256

Abonnement : \$1.00 par année



No. 14

20 JUILLET 1900

Vol II.

LA PETITE REVUE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Vol. II

MONTRÉAL, 20 JUILLET 1900

N° 14

ATTENDONS

A la fin de notre dernier numéro, nous avons annoncé, par une note additionnelle, que nous allions faire une enquête sérieuse sur le cas de l'abbé Brière, et donner à cette affaire la suite qu'elle comporterait. Pour des raisons que nous exposerons plus tard, il ne nous est pas possible d'aborder le sujet aujourd'hui. Disons, toutefois, que nous avons été, mercredi dernier, l'objet d'une tentative d'intimidation à cet égard. Tentative inutile, car, fort de notre droit, nous pouvons braver légalement tous les étouffeurs d'affaires lorsque la révélation de l'une d'elles est d'utilité publique. La sévérité de l'honorable juge Desnoyers à notre égard ne doit pas encourager nos adversaires à nous molester témérairement, car, dans le cas actuel, nous n'hésiterions pas à nous placer sous la protection du magistrat qui nous a si implacablement condamnés une première fois. Il s'est montré pour nous d'une sévérité excessive, c'est vrai, mais enfin nous avons commis une contravention involontaire, et l'on sait qu'en droit la contravention n'a pas d'excuse. Mais dans le cas actuel il en va autrement. Nous aurions le pouvoir de faire la preuve des faits, et l'opinion de l'archevêché, opinion puisée à des sources d'informations différentes des nôtres, ne pèserait nullement dans la balance de la justice. Il ne s'agit là ni de blasphème, ni de sacrilège, ni même de divergences d'idées dogmatiques ; il s'agit d'un homme sous le poids d'une accusation déshonorante. Selon le résultat de notre enquête, nous proclamerons l'innocence ou l'indignité de cet homme, sans nous préoccuper du plaisir ou de l'ennui que cela pourra causer à ses confrères ou à ses administrés.

Un paysan picard, que l'on accusait d'avoir battu sa femme, répondit : "Celui qui frappe une femme, il se trompe ; il est comme celui qui frappe sur un sac de farine : tout le bon s'en va, et le mauvais reste."

LA TRINITÉ NATIONALISTE

M. Jules Lemaitre, orateur éloquent autant qu'écrivain émérite, si prodigue pour la République, signe des documents et des manifestes, veut rétablir le scrutin de liste, rendre le vote obligatoire et reviser la Constitution.

M. François Coppée, poète illustre, écrit, péroré, plie sans contrainte son souple génie et son indépendance d'esprit à l'eserime des polémiques ardentes et supporte allègrement les assiduités et les servitudes d'une politique militante.

M. Déroulède, martyr et proscrit, maudit ses juges et compose ses mémoires dont la vieille gaieté française pourra faire son profit, télégraphie sans relâche, reçoit des visites sans espoir de les rendre et pèche à la ligne en contemplant les côtes de France.

Que la Patrie se recueille en présence de ces trois hommes qui lui ont donné le meilleur de leurs forces, le plus pur de leurs facultés, et qui ayant, de leur propre autorité, déclaré la République gravement malade s'obstinent à vouloir la purger et la saigner pour mieux l'affaiblir.

Dieu ! que de prétentions à notre reconnaissance et que de variantes dans leur catéchisme républicain.

Dans un langage très savant et très éloquent, car ses discours comme ses écrits sont de purs chefs-d'œuvre, le président de la Patrie Française nous apporte *La Bonne Parole*, nous initie à de nouvelles et ingénieuses doctrines, et cela dans des formes courtoises empreintes du libéralisme le plus sincère.

Les péroraisons politiques nous apprennent que le *Nationalisme* n'est ni la réaction, ni la guerre, ni la résurrection du Boulangisme, mais bien " l'esprit nouveau " de M. Spuller, modifié, transformé, enrichi et sanctifié par l'inspiration ardente et généreuse de M. Paul Déroulède, la poésie idéale et expressive de M. François Coppée et la prose incisive et abondante de M. Jules Lemaitre.

On ne dira plus " l'esprit patriotique " mais bien " l'esprit nationaliste," car, nous apprend le président de la Patrie Française, " Nationaliste " est un vocable plus large, plus riche de signification historique et morale que " Patriote."

C'est une nouveauté d'opinion, une étincelante saillie dénotant chez son auteur une verve qui se plaît aux exagérations piquantes.

M. Jules Lemaitre, audacieux, transformateur du patriotisme ou nationalisme et futur régénérateur de la République, se présente à la France pensante comme le père d'une Trinité mystique et intellectuelle où M. François Coppée s'est octroyé le rôle du Saint-Esprit qu'il rem-

plit avec succès et où le Fils nous apparaît en l'ardente et primesautière nature de M. Paul Déroulède, qui par son esprit trop original a failli donner une définition tragique à la signification historique du mot " Nationaliste."

M. Jules Lemaître qui par son éloquence tour à tour transporte ou contient les multitudes, qui possède tous les talents d'un chef de parti et joint le don de l'organisation au génie de la politique, porte la " Bonne Parole " à Orléans et déclare pour se préparer les indulgences et s'attirer les sympathies, que " Jeanne d'Arc " est la patronne du Nationalisme. Rôle bien risqué et fort peu évangélique pour cette pucelle d'Orléans qui embrassait les jambes de Charles VII en le faisant sacrer roi à Reims.

Et si le Nationalisme de M. Jules Lemaître est de la même essence que celui de sa sainte Patronne, quel peut bien être le gentil roi pour lequel il prépare maintenant le Saint-Sacre et le règne monarchique.

Nul doute, M. le Président, que ces spirituelles revendications n'émeuvent et ne scandalisent à juste titre les républicains sincères qui comprendront alors pourquoi vous attachez au mot " Nationaliste " un sens plus large et plus riche qu'au mot " Patriote."

M. François Coppée, l'illustre poète, s'agite sur la rive méditerranéenne et sous l'action du soleil marseillais, qui probablement lui chauffe la bile, paraît forcer la note ; il traîne le ministère aux gémonies ; flétrit de ses plus éloquents anathèmes ce régime de " tyrannie et d'abjection " et déclare que Paris jettera un " courant de patriotisme et de probité " contre le " Parlement pourri."

Quelle fertilité d'imagination ? quelle puissance d'évocation ? quelles audacieuses et piquantes saillies ? Vraiment les facultés poétiques de l'éminent orateur ne sauraient enfauter éloquence plus féconde et plus géniale.

Ce n'est qu'à Marseille que l'on peut discourir ainsi ; ce n'est que dans l'ancienne cité phocéenne qu'on puisse avoir de telles réminiscences des muses grecques.

" Ami très grand et très éloquent " de M. Déroulède, vous pouvez maintenant lui télégraphier à nouveau que vous êtes " ivre de joie ; " vous pouvez pour la seconde fois pousser le cri de Pascal : " ivre, pleins de joie," car le génie de votre éloquence a consacré à Marseille la majesté du Nationalisme et répudié " l'infamie tyrannique " de ce " Parlement pourri."

Il ne nous resté plus qu'à le désinfecter, ce Parlement.

Quant à cela nous comptons sur vous, Messieurs François Coppée, Jules Lemaître et Paul Déroulède, pour la purification de ce Palais Bourbon, et de cet acte patriotique la France jugera si vous êtes de ceux qui rêvent les grandes choses ou de ceux qui les font.

Quant au troisième membre de cette Trinité pastorale, peut-être lui a-t-il manqué jadis d'un peu de mesure et d'esprit : d'à propos ou son cerveau est-il atteint d'une infirmité profonde et incurable, car vouloir sauver par un coup d'état et bien malgré elle une république en parfaite santé, c'est en vérité commettre une sottise confinant à l'imbécillité.

Peut-être s'est-il cru un de ces esprits pleins de force, imposant par leur audace même, qui impriment un mouvement nouveau en attaquant avec passion les lois établies et les devoirs qu'elles imposent, s'égarant en de vaines illusions et détruisant sans savoir précisément pourquoi.

Ces folles prétentions sont toujours vouées au châtement, M. Paul Déroulède, portez modestement votre croix et prenez quelque repos, maintenant que vous avez donné la mesure de votre insuffisance.

Sachez que les menées de vos amis seront tout aussi impuissantes que vos tentatives criminelles ont été vaines ; consolez vous de vos mésaventures en relisant celles de Dom Quichotte dont vous vous êtes malheureusement inspiré ; figurez-vous de temps à autre, comme Louis XIV, " qu'il n'y a plus de Pyrénées," mais prenez garde de le suivre dans ses rêves et ne répétez pas avec lui " l'Etat c'est moi " car nous pourrions penser avec juste raison que votre nationalisme n'est qu'une inepte et vulgaire parodie du Boulangisme.

Enfin, Peuple Français, si tu suis à la lettre les recommandations de M. Jules Lemaitre, si tu " travailles et espères " comme il daigne te le conseiller, tous tes maux vont subitement disparaître.

Ton " Parlement pourri " sera purifié et béatifié par la trinité nationaliste qui se prépare à t'octroyer une république " populaire et nationale " sous la sainte égide d'Henri IV et de Jeanne d'Arc.

Que tu vas donc être heureux, peuple de France. Puisque tout en mangeant la poule au pot tu pourras sous la protection de la pucelle d'Orléans caricaturer la reine Victoria et narguer les généraux anglais.

Ta république sera poétique et intellectuelle, puisque ses créateurs sont maîtres en l'art de penser et d'écrire ; et sous cette tutelle d'hommes de lettres, forts de l'opinion publique et de l'accueil flatteur de l'Europe entière, la France grandira en force et en prospérité ; Paris lui-même idéalisé par la poésie gouvernementale lumineuse autant que pathétique brillera d'un éclat plus noble et plus majestueux ; et sous ce régime " Nationaliste " les sentiments, les idées, les facultés humaines se développeront d'une façon si remarquable que ce XXe siècle qui commence et que nous avons tous vu naître en symbolisera lui-même la grandeur et le triomphe dans la foule des siècles écoulés et à venir.

H. A. MOREAU.

OYEZ

Nous recevons fréquemment des correspondances sur des sujets oiseux que l'on peut, tout au plus, discuter au cabaret, mais qui ne peuvent être publiés dans une publication comme la nôtre, belliqueuse sans doute, mais foncièrement honnête, quoi qu'en disent ceux à qui elle déplaît.

Or, ces correspondances vont invariablement au panier. Dans la plupart des cas, c'est un citoyen qui nous écrit pour nous dévoiler en dix ou quinze pages une frasque très anodine de son curé, et cela en des termes presque toujours inconvenants. D'autres fois, il s'agit de paraphraser l'idée creuse d'un sermon soporifique, et l'on nous dote d'un interminable article plus soporifique encore. D'autres fois, nous recevons des correspondances intelligentes, dignes d'être reproduites, et nous les publions avec plaisir.

Dans notre dernier numéro, nous avons publié un article signé JASPINUS, intitulé : " HOMÉLIE POUR UNE ORDINATION.

Venant de toute autre personne, nous ne l'aurions pas publié ; non qu'il manque des qualités littéraires que nous exigeons, mais parce qu'il ne répond pas du tout à la ligne philosophique de LA PETITE REVUE.

L'auteur, en effet, prend le verset d'un psaume, le retourne dans tous les sens et n'y trouve pas un grain de bon sens. Cela est exact, mais c'est aussi trop puéril. JASPINUS discute l'institution du sacerdoce en s'appuyant sur les livres dits saints. C'est pure plaisanterie. Vouloir confondre le romanisme à l'aide de la Bible, c'est passer dans la Réforme, et cet article conviendrait fort bien à *l'Aurore*, non à nous. Parler des livres juifs " condamnés par l'Église " et de notre croyance fondé sur " les saints livres authentiques " c'est reconnaître l'authenticité divine de quelques-unes des élocutions délirantes auxquelles on subordonne si effrontément la raison de nos enfants.

Nous ne reconnaissons pas pour divin ou pour inspiré par Dieu un livre ou il est dit :

" Allez prendre pour femme une prostituée, et ayez d'elle des enfants nés d'une prostituée ; car la terre d'Israël quittera le Seigneur en se prostituant." (Osée, ch. 1, v. 2.)

Au chapitre III, v. 1, le Seigneur, ayant sans doute réfléchi, après qu'Osée eut fait trois enfants à la prostituée, dit au prophète :

" Allez, et aimez encore une femme adultère qui est aimée d'un autre que de son mari, comme le Seigneur aime les enfants d'Israël, etc."

Osée obéit au Seigneur et donna à cette femme quinze pièces d'argent et une mesure et demie d'orge ; puis il lui dit, verset 3 :

“ Vous m'attendrez pendant un long temps ; vous ne vous prostituerez point, et vous ne vous attacherez à aucun homme ; et je vous attendrai aussi moi-même.”

Ces inepties immorales symbolisent, paraît-il, l'amour de Dieu pour son peuple, tout en indiquant son irréductible colère.

Il faut tout prendre ou tout rejeter. Si vous acceptez un seul verset de la Bible, prenez tout. Chacun est libre et nous ne disons rien aux croyants. Mais choisir dans le tas, prendre un lambeau à gauche pour mettre une pièce à droite ; contester le prêtre actuel à l'aide des textes incompréhensibles de la Bible ; discuter des lacunes, des incohérences, des vides de ce livre baroque, c'est faire montre d'incertitude, de scrupules enfantins ou de la manie d'ergoter. Dans tous les cas ce n'est pas notre façon de voir, et nous ne citerons jamais les livres sacrés que pour en dénoncer les sottises ou les horreurs.

Par égard pour notre très respectable correspondant nous avons bien voulu publier son article, mais nous nous sommes réservés alors le droit de le critiquer : c'est fait.

LA RÉDACTION.

SHOCKING !!

Notre grand confrère, *La Presse*, a publié le 6 juillet, sous un gros titre : MADAME BLANCHARD, et un sous-titre : GAGNE SA CAUSE EN COUR SUPÉRIEURE, — tout comme si les populations attentives avaient attendu impatiemment la solution de cette grave affaire — les lignes suivantes :

Madame Blanchard qui tenait une maison de prostitution rue St-Dominique, a gagné sa cause contre Madame Mullin, qui lui a succédé et qui a acheté ses meubles au même endroit.

La demanderesse réclamait ses meubles, que la défenderesse n'avait pas entièrement payés, et le juge Taschereau lui a donné gain de cause.

Au mois de mai dernier, la défenderesse qui s'était rendue acquéreur DE LA PLACE D'AFFAIRES de Mad. Blanchard, avait promis lui payer une somme de \$1,500. Elle donna \$500 comptant et devait payer des acomptes tous les mois.

Ayant fait défaut de ce faire, la demanderesse, se basant sur la convention intervenue, réclama son bien.

La défenderesse plaida qu'elle avait été trompée, mais elle n'a pu prouver ses dires. Sa défense est renvoyée.

“ La place d'affaires ” de Mme Blanchard, quel délicat euphémisme ! Malheureusement toute sa saveur est gâtée puisque le savant rédacteur de cette note palpitante d'intérêt a débuté en citant l'industrie de la demanderesse par son nom vulgaire.

La Presse, dit-on, est cependant le journal bien-aimé des familles. Mettre le nez de ses jeunes et innocentes lectrices dans les cuvettes de ces dames, c'est une besogne dont LA PETITE REVUE ne se chargerait pas, si elle avait des lectrices.

Il est fâcheux que *La Presse* éveille aussi inconsidérément la curiosité des jeunesses sur des établissements que la Cour des Records met tant de soin à soustraire à celle des hommes.

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ-VOUS

Le *Journal* du 13 juillet publiait l'information suivante de son correspondant de Worcester :

Lundi soir a eu lieu à la chapelle de la Beacon street, le mariage du révérend M. J. Arthur Coutlée avec Mlle Georgiana Perrier.

M. Coutlée est un ancien père Oblat. Après onze ans de sacerdoce exercé en Canada, il a abandonné l'Église catholique. Il avait été pendant quelque temps principal des écoles des Sauvages, puis vicaire à l'église du Sacré-Cœur d'Ottawa.

Mlle Perrier est une jeune personne de Témiscamingue, Qué., qui s'est jusqu'à ces derniers temps dévouée à l'enseignement.

Elle portait hier une toilette de serge blanche, garnie d'une guirlande de fleurs d'oranger. Quelques fleurs étaient piquées dans ses cheveux, et elle tenait un superbe bouquet.

C'est le révérend Eusèbe Léger qui a prononcé les paroles sacramentelles.

Il était près de neuf heures quand les nouveaux époux quittèrent l'église pour retourner chez le révérend M. Arthur S. James, dans la Park avenue, où ils demeureront pendant environ un mois. Ils prendront ensuite un logement dans la même rue.

Le mariage ne vaut pas le célibat religieux, nous affirme le catéchisme, mais nous sommes sûrs qu'il vaut mieux que la fornication clandestine pratiquée au mépris des serments et des règles sociales. M. Arthur Coutlée a sans doute pensé comme nous. Aussi n'a-t-il pas hésité à rejeter sa soutane, tunique de Nessus qui brûlait sa chair palpitante, pour s'unir honnêtement et régulièrement à une brave et jeune canadienne qui lui donnera de beaux enfants, bien constitués physiquement et moralement.

Et dire que cette action naturelle et loyale a provoqué la colère et l'indignation d'un parent du nouveau marié ! Ce parent s'est rendu au *Journal* et lui a " chanté pouille " de la belle façon pour avoir publié cette nouvelle, si honorable pour celui qui la motivait.

Que cette personne ombrageuse vienne donc chez nous faire ses objurgations : nous lui demanderons de quoi elle se mêle, au nom de qui elle se plaint, et nous la congédierons avec les honneurs dus à la vertu injustement alarmée.

PAS D'ARGENT ? CRÈVE !

La *Presse* du 12 juillet nous a narré longuement la lamentable histoire d'un vieillard impotent et aveugle, maltraité par sa belle-sœur, chassé par son frère, et livré à un citoyen de Montréal qui devait en débarrasser sa cruelle et avaricieuse famille. Ce citoyen avait cependant obtenu du conseil municipal de Sherrington, localité où le pauvre aveugle avait été abandonné, la somme de cinquante cents par jour. Malgré cet écu quotidien, " il fut quatre mois à Montréal et M. G... ne put le placer dans aucun hospice."

Ainsi, même au prix de 50 cents par jour, ce qui est le prix fort de la pension d'un ouvrier valide, aucune de nos admirables institutions n'a voulu prendre ce malheureux avengle paralytique.

C'est odieux !

Continuant son récit, la *Presse* nous apprend qu'au bout de quatre mois la commune de Sherrington, à laquelle du reste le pauvre gueux n'appartient pas, se lassa et fit des représentations énergiques au conseil. Ceci se passait vers le commencement de juin. Sous la pression de la volonté des contribuables, le conseil décida de verser la contribution charitable jusqu'au premier juillet ; passé cette date, puisque les richissimes établissements soi-disant consacrés au soulagement de l'infortune ne voulaient exercer leur ministère qu'à l'égard des infortunés riches, prendrait soin du vieux débris humain qui voudrait ou qui pourrait.

Dans ces circonstances, M. G... qui n'est pas exempt de taxes, qui ne se pique pas de monopoliser la charité et qui n'a pas le droit de prélever des contributions quotidiennes pour cette fin illusoire, partit de Montréal avec le misérable et le plaça simplement sur le seuil du maire de Sherrington, l'honnête M. Célestin Gagné. Celui-ci lui donna des soins et le conduisit chez un citoyen de l'endroit qui se chargea de le garder moyennant \$2.00 par jour, que le maire, brave et digne homme, s'engagea à payer de sa poche jusqu'à ce qu'une solution normale intervienne.

Mais cela ne pouvait durer longtemps. M. Célestin Gagné est chef de famille et il n'a pas le droit de payer \$14.00 par semaine pour la pension d'un misérable, sous peine d'avoir un compte sévère à rendre de sa conduite à ceux dont il a la charge selon les lois divines et humaines.

Et la *Presse* ajoutait :

" Qui délivrera Sherrington et surtout le maire de l'imbroglio dans lequel ils se trouvent ? AUCUN HOSPICE NE VEUT RECEVOIR CET INFIRME, GRATUITEMENT. Peut-on lui donner un refuge ou une prison ? "

Ainsi, dans un pays comme le nôtre, ou dix habitants ne peuvent pas se grouper pour défricher la forêt sans qu'un couvent peuplé d'oisifs de l'un ou de l'autre sexe ne vienne drainer les meilleurs fruits de leurs travaux, sous le fallacieux prétexte de la charité, il est impossible de faire hospitaliser un vieil aveugle infirme au prix de \$3.50 par semaine !

Au fait, de quoi nous indignons-nous ?.....

Puisque notre population est assez naïve pour se laisser dévorer par tous ces parasites, qu'elle ne se plaigne pas, et qu'elle entretienne grassement ces gens dévots qui ont fait vœu de stérilité et d'oisiveté, comptant sur la coupable bêtise des honnêtes gens pour les dorloter, les renter et leur reconnaître en tout la suprême omnipotence.

On subit bien les animaux nuisibles, pourquoi ne subirait-on pas les hommes et les femmes nuisibles ?

C'est peut-être leur donner une leçon de charité que les tolérer.

Mais, hélas ! la leçon est inutile, allez, bonnes gens.

AMOUR ET SOUTANES

La 9^e chambre correctionnelle présidée par M. Puget, a condamné à 200 fr. de dommages-intérêts un prêtre, l'abbé Breton, prévenu d'avoir violé le secret professionnel dans les circonstances suivantes :

Un franciscain, M. Le Garrec, en religion père Élisée, avait, il y a quelques années, alors qu'il prêchait à la chapelle du couvent des Franciscains, rue des Fourneaux, fait la connaissance d'une demoiselle L... Ses sermons avaient produit sur la jeune fille une grande impression. A l'admiration pour le prédicateur, avait bientôt succédé la tendresse pour l'homme, et de son côté le moine n'était pas resté insensible aux charmes de sa fidèle auditrice. L'idylle s'ébauchait quand le père Élisée dut partir en Italie. Les adieux furent touchants et de part et d'autre on se promit de s'écrire souvent et longuement.

La promesse fut tenue et une correspondance s'échangea, amoureuse et brûlante.

Cela dura jusqu'au jour où Mlle L..., prise tout à coup d'un scrupule de conscience, s'en ouvrit à un prêtre, qui avait été son confesseur, l'abbé Breton. Celui-ci se chargea de la guérison, mais il exigea la communication de la correspondance du père Élisée. La jeune fille lui confia les lettres en lui demandant le secret le plus absolu. M. Breton promit, mais une fois en possession des lettres il

écrivit une lettre anonyme, puisqu'elle était simplement signé " Vive Jésus," au franciscain.

Le moine amoureux croyant qu'il avait affaire à un de ses supérieurs, promit dans une lettre pleine de repentir de faire amende honorable et de cesser toute correspondance avec Mlle L...

Ne le put-il pas ou ne le voulut-il pas ? Toujours est-il qu'il ne tint pas sa parole et continua à écrire. L'abbé Breton voulut alors frapper un grand coup et il communiqua la correspondance amoureuse du franciscain au supérieure de l'ordre.

Le père Élisée vit là une atteinte au secret professionnel, il porta plainte, et c'est ce qui motivait la comparution de ces deux prêtres devant les juges correctionnels.

L'un, le plaignant, un gars solide et barbu, l'autre, le prévenu, une face banale et imberbe de curé malingre.

Malgré les expressions brûlantes dont ces lettres sont remplies, le franciscain a déclaré qu'il n'avait jamais éprouvé pour Mlle L... que des sentiments... platoniques.

Quant à Mlle L..., une jolie personne de vingt-cinq ans, brune, aux traits réguliers, si elle s'est défendue énergiquement d'avoir été l'amie trop intime du père Élisée, elle a reproché, en revanche, à l'abbé Breton d'avoir abusé de son rôle de confident.

" — Je lui avais seulement demandé conseil, a-t-elle déclaré, mais, après avoir appris ce dont il s'agissait, il m'a terrorisée par ses dures paroles et m'a forcée à lui remettre les lettres du père Élisée."

L'abbé Breton proteste d'autre part qu'il n'avait été guidé dans toute cette aventure que par son devoir de prêtre, qu'il avait agi en ami et non en confesseur, qu'il n'était donc pas tenu au secret professionnel.

Après plaidoiries de M^r Réville pour le franciscain, de M^r Ménard pour le prévenu et sur conclusions conformes de M. le substitut Bouloche, le tribunal n'a pas admis ce système, et tout en reconnaissant que l'abbé Breton avait pu obéir à un sentiment louable, les juges l'ont reconnu coupable et condamné.

(*Journal de Seine-et-Oise*).

PROVERBE.—A femme folle, les violons plaisent plus que la quenouille.

Les femmes se trouvent toujours assez bonnes, mais jamais assez belles. (Saint Paulin).

BUSINESS

Un farceur anonyme nous adresse une lettre contenant \$0.75 et trois annonces, qu'il nous dédie de publier.

Et pourquoi pas ?

Les journaux pieux se gênent-ils pour insérer les annonces des marchands de remèdes contre les accidents de l'amour, oubli de Cupido ou colère de Vénus ? Ne publient-ils pas les boniments des escrocs à côté des offres honnêtes de toute nature ? La feuille d'un journal est un véhicule sur lequel on peut charger des fleurs ou du fumier.

Nous publions donc volontiers le trois annonces de notre correspondant inconnu, et nous sommes prêts, moyennant une redevance raisonnable, à publier les miracles de la bonne sainte Anne, sans les contrôler.

Donc, avis aux pieuses personnes qui voudraient faire connaître à nos lecteurs les grâces qu'elles obtiennent chaque jour.

::

POUR obtenir la guérison d'un enfant, j'ai prié Marie et j'ai été exaucée.

REMERCIEMENT à saint Antoine de Padoue pour l'octroi d'une grâce spéciale en échange de l'exécution d'un vœu.

SAINTE ANNE, grande thaumaturge, je vous prie d'exaucer ma fille qui va se rendre à votre sanctuaire.

AH ! QUEL PLAISIR

D'ÊTRE SOLDAT ANGLAIS

Dans son numéro du 6 juillet, *La Presse* a publié une gravure représentant quatre soldats anglais ligotés sur un appareil fait de mardriers agencés *ad hoc*, dans la position du Christ sur la croix. La légende de cette gravure portait :

COMMENT LES SOLDATS SONT PUNIS EN AFRIQUE.—*Cette forme de punition, fort en vogue dans l'armée anglaise, consiste à attacher les soldats en plein soleil pendant deux ou trois heures, selon la sévérité de la sentence.*

Notez que l'Angleterre ne triomphe au Transvaal qu'au nom de la civilisation.

Allons ! mères de familles, exhortez donc vos fils à former un nouveau contingent qui ira combattre de ces infâmes Boers !

LA RELIGION

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la religion, mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens ; et c'est ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des lois, l'amour pour les hommes, la piété envers les parents, sont toujours les premiers actes de la religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux ; que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité et de l'humanité, en ne violant point les lois sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par là de plaire à Dieu qu'en observant telle ou telle cérémonie ; car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard, et dans la supposition que Dieu les a commandées ; mais c'est la matière d'une grande discussion : on peut facilement s'y tromper, car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisait tous les jours à Dieu cette prière : Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet ; je voudrais vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux faire ma prière, je ne sais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sais non plus en quelle posture me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis : l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de ma chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un caravansérail : trois hommes qui étaient auprès de moi me firent trembler ; il me soutinrent tous trois que je vous avais grièvement offensé : l'un (*un juif*), parce que cet animal était immonde ; l'autre (*un turc*), parce qu'il était étouffé ; l'autre enfin (*un arménien*), parce qu'il n'était pas poisson. Un brach-

mane qui passait par là, et que je pris pour juge me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis un action abominable, et que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère : que savez-vous si l'âme de votre père n'était pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offenser ; cependant je voudrais vous plaire, et employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, et en bon père dans la famille que vous m'avez donnée.

MONTESQUIEU. (*Lettres persanes.*)

HONNEUR vs DIPLOMATIE

Sous ce titre, nous lisons dans "Le Journal," de Fall River, un article que nous n'hésitons pas à reproduire en entier.

Le *Spectator* un journal publié à Londres, commentant les prochaines élections américaines, dit : " Il est indifférent aux Anglais que Bryan ou McKinley soit élu, car la politique étrangère des États-Unis est aujourd'hui engagée irrémédiablement. La pire chose que l'Angleterre pourrait attendre de Bryan serait quelque action précipitée à propos de Nicaragua ou d'Alaska."

Voilà le résultat de cette amitié apparente manifestée par Albion à l'Oncle Sam lors de la guerre hispano-américaine !

Le cynisme avec lequel le *Spectator* se moque des États-Unis a quelque chose de crispant. Surtout aujourd'hui que nos soldats battent aux Philippines et que nos délégués sont lâchement assassinés dans Pékin. Et Dieu sait combien de nos frères devront payer de leur vie les conséquences de cette amitié britannique !

Ah ! que n'avons-nous écouté la voix de nos sages lorsqu'ils ont signalé le danger. Mais la gloire grise, et la grande voix du Sénateur Hoar s'est perdue dans le concert d'acclamations soulevés par nos soldats, nos marins, leurs chefs, Dewey, Sampson, Schley, Roosevelt et tant d'autres dont les noms appartiennent déjà à l'histoire.

Et quand nous entendons dire aujourd'hui que l'Angleterre se montre indifférente au sort politique de ceux qui lui firent des faveurs, je le répète, c'est crispant.

Mais pourquoi manifester de l'étonnement ? L'honnêteté dans la diplomatie n'est-elle pas une vertu anglaise ?

Le fait n'est plus contesté à Londres où on s'arroe maintenant le droit de pratiquer la persécution internationale au point d'en faire un monopole britannique. Seulement on avouera que cette vertu anglo-saxonne n'est pas vue partout à travers les mêmes brouillards que sur les bords de la Tamise, et il est certains étonnements de la cour de Londres qui n'ont plus le même aspect quand ils ont passé la Manche ou l'Atlantique.

Toutefois, ne l'oublions pas, l'honnêteté en diplomatie, est une vertu britannique, et quand c'est un anglo-saxon qui le dit, il faut s'incliner respectueusement. "Honnî soit qui mal y pense."

Et, malgré tout, je ne ne sais plus quel journal italien citait l'Angleterre comme le modèle des nations.

L'Angleterre, un modèle ! C'est plutôt un phénomène dont la permanente existence doit provoquer plus d'étonnement que d'admiration. En effet, on sait qu'à part ses tendances impérialistes la situation de l'Angleterre n'a rien d'enviable. Un moment de sérieuse réflexion suffit pour nous en convaincre.

Les Anglais sont les premiers à admettre que si on bloquait par une guerre européenne l'importation des grains de l'Amérique ou des colonies, ils seraient réduits à la famine en moins de quinze jours. Et c'est là, certes, une position qui est loin d'être enviable.

De plus, il est assez difficile de dire jusqu'à quel point la victoire favoriserait la marine anglaise. Les manœuvres navales qui se font de nos jours ne nous renseignent que médiocrement sur ce point. Les terribles engins de notre époque sont-ils vraiment des quantités aussi considérables qu'on le dit ?

Puis, qui assurerait à Albion la fidélité de ses colonies. Dans le cas d'une guerre désastreuse pour l'Angleterre, quelle serait l'attitude des populations de l'Inde qui, depuis tant d'années, gémissent sous le poids de la tyrannie britannique ?

L'Irlande serait-elle fidèle ? Broyée par une tyrannie plusieurs fois séculaire, elle a encore au cœur une haine qui ne meurt pas, et n'attend qu'une occasion favorable pour s'affirmer et réclamer sa place au soleil des nations.

Le Canada lui-même peut du jour au lendemain être la cause d'une guerre avec les États-Unis. Et on peut en dire autant des Indes Occidentales.

De quelque côté qu'elle se tourne dans le monde, la Grande-Bretagne se voit partout en face de conquêtes à conserver, de colonies rebelles à pacifier et de difficultés innombrables à trancher. Et, pour répondre à tout cela, elle doit nécessairement compter sur ses légions d'Afrique et d'Asie, de telle sorte qu'on la voit lancer les soldats d'une nation conquise contre un peuple dont elle veut faire la conquête.

Sans doute, l'Angleterre est riche, puissante et fière de sa supériorité. Mais le jour approche où elle devra céder devant l'excès de ses obligations et la puissance concentrée de ses ennemis.

Chez elle, Albion n'est même plus ce qu'elle était ; sa vieille noblesse a été remplacée par une autre dont les titres sont fondées sur la richesse ; chaque ministère en quittant le pouvoir laisse toujours derrière lui un contingent de riches personnages qu'il a élevés à la pairie. La richesse est devenue le grand, le seul facteur dans la société et la politique anglaises.

Au dehors, sa politique d'expansion n'est qu'un commerce honnête servi à souhaits par l'effronterie de Chamberlain, ce politique vilain qui voulait jouer à la Bismark et à la Moltke et avoir "sa petite guerre."

Partout où elle passe, elle sème la ruine et augmente le nombre de ceux qui la détestent. Elle eut dernièrement l'espoir de s'allier les États-Unis qu'elle accabla de louanges serviles pendant la guerre hispano-américaine. Ses avances sont restées sans réponse et son isolement est aujourd'hui plus complet.

Et c'est là le modèle qu'on propose à l'admiration des peuples !

Qu'elle soit plutôt un exemple offert aux peuples de l'avenir, exemple qui, en leur indiquant l'esqueroquerie internationale mise en œuvre, leur ouvre tout grands les vrais sentiers du bien par la civilisation.

UNE LEÇON À UN ÉVÊQUE

Le duc de Roquelaure, célèbre par ses plaisanteries et ses aventures épicées, voyageait un jour en très modeste équipage, selon son habitude, à cheval et suivi d'un seul laquais, quand il rencontra l'évêque de Caen.

Monseigneur se faisait traîner en carrosse et s'ennuyait dans sa voiture.

Apercevant le duc, qu'il prit pour un cavalier de peu d'importance, il le héla d'une façon familière :

—Hé ! là-bas ! mon ami !

Le duc ne répondant pas, Sa Grandeur se mit à crier à tue-tête :

—Hé ! là-bas ! répondras-tu. Hé ! l'ami.

M. de Roquelaure s'approcha de la portière du cardinal.

—Mon ami, lui dit le prélat, d'où viens-tu ? de Paris ?

—Peut-être, répondit le duc.

—Qu'y dit-on ?

—Des messes.

—Mais quel bruit ?

—Des charrettes.

—Enfin, voyons, me comprendras-tu ? je te demande ce qu'il y a de nouveau ?

—Des pois verts.

—Ah ! ça, tu te moques de moi ! s'écria l'évêque. Comment t'appelle-t-on ?

—Cela dépend, répartit le duc froidement, les *imbéciles* m'appellent *hé ! là-bas !* mon laquais m'appelle Monsieur le Duc, et le roi, mon cher Roquelaure.

SPHINX.

JÉSUS, LUTHER OU CONFUCIUS ?

Les nouvelles de Pékin sont des plus affligeantes. En tenant compte de l'exagération des correspondants anglais qui lancent par le monde les bruits les plus alarmants à tout propos, on ne peut malheureusement douter que des massacres aient eu lieu dans la capitale de l'empire chinois.

Quelle est la cause première de cette fureur des Boxers contre l'élément étranger ? Il est assez difficile de répondre avec certitude à cette interrogation. Cependant, si l'on remarque qu'un très grand nombre de chinois catholiques ont été massacrés en même temps que les étrangers, on est obligé de conclure à une haine religieuse. Du reste, chaque fois que dans l'Extrême-Orient les indigènes ont levé l'étendard de la révolte, on a toujours constaté que c'était à la suite de colères provoquées par les missionnaires chrétiens.

Au lieu de partir en guerre contre les Chinois pour réprimer leurs sauvages exécutions, les nations européennes ne feraient-elles pas mieux d'empêcher leurs sujets d'aller semer la discorde chez les peuples asiatiques, qui n'ont aucune raison de lire la Bible ou de s'abstenir d'aliments gras à un jour donné.

On va nous injurier dans les sacristies parce que nous émettrons un vœu si sage ; et pourtant, à Montréal même, on ne voit pas sans colère la grosse caisse et le trombone de l'Armée du Salut, et l'on ne se prive pas, à certains jours d'effervescence, d'insulter les lieutenants de ce bataillon peut-être ridicule mais certainement inoffensif.

Toute religion, homme, est un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.

VICTOR HUGO.

